

Présentation

Volume 8, numéro 1, avril 1976

Pour une sociologie du cinéma

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001577ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001577ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1976). Présentation. *Sociologie et sociétés*, 8(1), 3–4.

<https://doi.org/10.7202/001577ar>

Présentation

Ce numéro spécial de *Sociologie et Sociétés* consacré aux problèmes d'une sociologie du cinéma est assez révélateur de la situation où se trouve (où se cherche, devrions-nous écrire) la recherche sociologique en ce domaine. De l'ensemble des textes que nous présentons, deux grands courants se dessinent. L'un est axé sur l'analyse de la production cinématographique, l'autre s'attache davantage au problème de la signification et de la « fonction » de l'art. La double tension qu'avait soulignée André Malraux avec son « Par ailleurs le cinéma est une industrie... » se retrouve donc dans ce numéro. Toutefois, ce qui est heureux et qui nous apparaît très prometteur pour le développement d'une sociologie du cinéma c'est de voir qu'aucun chercheur ne nie la pertinence et l'intérêt des travaux qui s'orientent vers le pôle opposé au sien. Thomas H. Guback, par exemple, étudie l'industrie cinématographique dans ce qu'elle a de plus gigantesque, voire monstrueux, mais il est tout à fait conscient de la nature spécifique de cette industrie dont le produit touche aux aspects les plus profonds de l'« âme des peuples » et qui rejoint de façon intime les façons collectives d'« être au monde ». Dominique Noguez de son côté proclame la nécessité d'« aller perpétuellement du simple au complexe, du pluriel au singulier, et réciproquement » ce qui inclut, quoi qu'on fasse, une attention et une analyse de l'industrie et de la technologie cinématographiques. Annie Goldmann bien que fort préoccupée par les questions théoriques et méthodologiques d'une sociologie des œuvres soulève l'immense problème de leur réception et pose la question du « pourquoi le néo-réalisme en Italie et non Allemagne ou en France » ; cette question est la porte d'entrée sur la dimension économique-politique de l'imaginaire cinématographique. Guido Aristarco travaille sur des ensembles d'œuvres et cherche à insérer leur signification objective dans une réalité aussi concrète que l'urbanisme, faisant ainsi du cinéma un outil de compréhension de la dimension socio-économique, et cela sans tomber dans le « réductionnisme ». Le rapprochement structurel qu'il opère entre la spéculation immobilière et les films dits « populaires » rejoint ce que Guback cherche en définitive « derrière les ombres de l'écran ».

L'« article » de O. J. Firestone est en fait un chapitre extrait d'une très volumineuse étude faite en 1964 pour le gouvernement canadien dans le cadre des travaux du Interdepartmental Committee on the Possible Development of Feature Film Production in Canada. Ce rapport a été remis à Ottawa en 1965. Nous sommes évidemment bien conscient que les données statistiques se rapportant à cette période sont dépassées. Cependant les problèmes que l'étude de Firestone mettait en relief demeurent toujours d'actualité.

Nous avons tenu à publier cette étude pour deux raisons. Le rapport de recherche de Firestone (Film Distribution, Practices, Problems and Prospects) n'a jamais été rendu public, il est encore à ce jour, après 11 ans, entre les mains du gouvernement et à notre connaissance seuls quelques hauts fonctionnaires ou commis de l'Etat ont pu prendre connaissance de la plus vaste, de la plus exhaustive et de la plus rigoureuse recherche faite sur le cinéma à travers tout le Canada. D'un point de vue strictement journalistique, le chapitre 8 consacré aux problèmes spéciaux de la distribution cinématographique au Québec est une première. Nous avons cru bon de donner l'occasion à tous ceux qui s'intéressent à la relation société/cinéma de prendre connaissance de ce document unique.

De plus, l'étude du professeur Firestone constitue un apport important pour la socio-histoire du développement particulier du Québec (par rapport au reste du Canada) dans ce domaine, comme dans bien d'autres. Enfin, ce chapitre fournit un bon exemple de l'impact d'une industrie sur le développement d'une culture et vice versa, ce qui en un sens rejoint les préoccupations des autres collaborateurs de ce numéro.

Notre article sur les impacts du cinéma américain sur la société et le cinéma québécois essaie d'évaluer ce que l'impérialisme américain produit chez les irréductibles « Gaulois » que sont les Québécois francophones en Amérique du Nord.

Notre analyse de deux des premiers longs métrages produits au Québec est une entreprise assez hasardeuse puisque nous menons de front une série d'objectifs de nature différente mais que nous cherchons à unifier dans un seul cadre théorique. La confrontation avec les œuvres demeure la seule façon que nous avons de saisir le rôle et la fonction des œuvres de l'imaginaire dans la réalité socio-culturelle. Nos analyses nous permettent d'essayer (i.e. « de soumettre une chose à une ou plusieurs opérations pour voir si elle répond aux caractères qu'elle doit avoir », avec tous les ajustements que ce processus comporte) de comprendre et d'expliquer la production cinématographique et la société où elle se développe.

La sociologie du cinéma est encore à faire et ce sont ces tentatives que ce numéro soumet aujourd'hui à ceux qui pensent que l'imaginaire est aussi une praxis.